

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1964)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

J. A. G. TANS : *Pasquier Quesnel et les Pays-Bas. Correspondance*, publiée avec introduction et annotations. Groningue, Wolters, et Paris, Vrin, 1960, xxxvi + 640 p. Publication de l'Institut français d'Amsterdam, Maison Descartes, 6.

Pasquier Quesnel (1634-1719) est la dernière grande figure du jansénisme condamné à Rome et chassé de France. En 1685, bien qu'il fût l'un des plus illustres héritiers spirituels de Bérulle, il rompit avec l'Oratoire, où l'on avait interdit toute liberté de doctrine, et, en compagnie de son ami Du Guest, oratorien lui aussi, chercha refuge à Bruxelles auprès du « Grand Arnould » dont il était un fervent admirateur, qu'il assista à l'heure de la mort (1694). Toujours convaincu que Jansénius avait été injustement condamné, il devint le chef auquel les très nombreux amis de Port-Royal demandaient désormais assistance et conseil. D'où l'importance de sa correspondance, et c'est pourquoi J. A. G. Tans a fait un travail très utile pour l'histoire de l'Eglise en entreprenant de publier les lettres envoyées par Quesnel et reçues par lui. Ce premier volume concerne les correspondants des Pays-Bas. Plusieurs de ces lettres sont écrites en latin, la plupart dans une belle langue française. Les notes historiques de M. Tans sont abondantes et précises et les répertoires commodes. — Traqué par les autorités civiles et ecclésiastiques excitées contre lui par les Jésuites, il fut arrêté en 1703 par ordre du roi d'Espagne, ses papiers furent saisis. Après une dramatique évasion des prisons de l'archevêché de Malines, il trouva asile à Amsterdam où il put poursuivre librement ses activités. Il se trouva au centre d'une crise théologique plus grave encore que celle de l'*Augustinus*, provoquée par son ouvrage principal, ses fameuses *Réflexions morales* sur le Nouveau Testament, qui eurent une notoriété immense à la fin du Grand Siècle. Cette belle œuvre d'inspiration évangélique, très appréciée des protestants eux-mêmes, connut de nombreuses éditions. Le texte définitif paru en 1687 fut approuvé par plusieurs évêques, notamment par M. de Noailles. La condamnation solennelle de cet ouvrage par la bulle *Unigenitus* (8 septembre 1713), lancée par le pape Clément XI sur les instances de Louis XIV, provoqua un trouble profond dans la chrétienté et déclencha pendant un demi-siècle d'âpres discussions et des flots de littérature théologico-polémique. L'importance attachée alors à ces questions apparaît dans cette parole de Fénelon : « On peut juger de ce que fera ce parti si jamais il se relève, puisqu'il est si hardi et si puissant lors même que le Pape et le roi sont d'accord pour l'écraser. » (Cité par Sainte-Beuve dans son *Port-Royal* VI, 176). Dans cette tempête, Quesnel défendit courageusement ce qu'il considérait comme la vérité. Il le fit avec beaucoup plus de grâce et de talent que le Grand Arnould, cette « mitrailleuse théologique » (Bremond), gardant jusqu'à sa mort, à l'âge de 86 ans, une humble sérénité, une gentillesse, un humour qui faisaient le charme de sa personnalité. — On s'excuse ici auprès de M. Tans et de ses éditeurs d'avoir tardé à signaler dans cette *Revue* une contribution si précieuse à l'histoire de l'Eglise.

VICTOR BARONI.

ERICH HAASE : *Einführung in die Literatur des Refuge. Der Beitrag der französischen Protestanten zur Entwicklung analytischer Denkformen am Ende des 17. Jahrhunderts*. Berlin-München, Duncker & Humblot, 1959, XII+587 p.

Le retard des quelques lignes que voici — si regrettable qu'il soit — n'est pas trop grave si l'on considère la valeur durable de ce grand ouvrage qui est une magnifique contribution à l'histoire de la pensée européenne. La Révocation de l'Edit de Nantes en 1685 a donné un choc brutal au protestantisme français. Ses défenseurs, ses savants, ses penseurs, pros crits et dispersés, notamment en Hollande, ont poursuivi leurs efforts et leurs travaux dans une liberté qui leur était désormais refusée en France. Tandis que Claude Brousson osait regagner sa patrie où il allait subir le martyre, Jurieu, à distance, stimulait la résistance par ses écrits apocalyptiques, et d'autres réfugiés, libérés de l'absolutisme de Louis XIV, participaient à « la crise de la conscience européenne », selon l'heureuse expression de Paul Hazard. La pensée analytique, la critique biblique et historique, la recherche scientifique font leur apparition dans les ouvrages de Jean Leclerc, de Henri et de Jacques Basnage, dans le fameux *Dictionnaire* de Pierre Bayle, dans la nouvelle apologétique de Jacques Abbadie, dans la théologie édulcorée de Le Cène. A cette époque fiévreuse qui conduit du XVII^e siècle classique au siècle des lumières et de l'*Encyclopédie*, les écrivains du Refuge jouent un rôle important, difficile, souvent contradictoire, qui n'avait pas encore assez retenu l'attention des historiens. Erich Haase, par son grand ouvrage, comble une lacune, avec une érudition et une intelligence dignes d'admiration. Son texte allemand est accompagné, au bas des pages, de nombreux et larges textes français, où les auteurs qu'il tire de l'ombre voisinent avec Antoine Arnauld, Bossuet, Fénelon, Descartes, Leibniz, Richard Simon et beaucoup d'autres. Ces citations constituent une véritable anthologie de l'époque. L'enquête a été poussée à fond, la documentation est aussi complète que possible. La bibliographie, qui occupe une cinquantaine de pages, indique non seulement tous les ouvrages imprimés qu'il fallait voir, mais beaucoup de manuscrits conservés dans les grandes bibliothèques d'Europe. La « Gründlichkeit » s'associe ici à l'esprit de finesse et à la sereine objectivité du jugement. Cet ouvrage fait honneur à l'Université libre de Berlin et à la veuve de l'auteur qui en ont assuré la publication. Il mérite la gratitude des historiens, notamment des historiens et lecteurs protestants de langue française.

VICTOR BARONI.

JACQUES TRUCHET : *Bossuet panégyriste*. Paris, Les Editions du Cerf, 1962, 192 p.

Dans l'œuvre immense de Bossuet, les discours retiennent particulièrement l'attention. N'est-il pas en effet un prince de l'éloquence sacrée ? Les sermons et les oraisons funèbres ont fait l'objet de très nombreuses études littéraires. Quant aux panégyriques prononcés à l'occasion de la fête des saints, ils ont été quelque peu négligés. Il valait cependant la peine d'en faire une étude spéciale. Plusieurs traits les distinguent des sermons et des oraisons funèbres, du fait notamment qu'ils ne sont pas inspirés directement par des textes bibliques (sauf ceux de saint Joseph et des apôtres Pierre, Paul, André, Jacques, laissés en dehors de cette enquête) ou de l'actualité comme la fameuse oraison d'Henriette d'Angleterre. Les panégyriques s'insèrent dans la liturgie, c'est-

à-dire dans la tradition de l'Eglise et dans la légende. Ce genre de discours place Bossuet en présence de problèmes particuliers à une époque où la *Légende dorée* a perdu tout prestige (il ne la cite jamais), où il faut éviter les critiques des protestants méfiants devant les superstitions populaires et celles des esprits forts disant avec Balzac : « Menteur comme un panégyrique... » Comment parler aux honnêtes gens du XVII^e siècle des anciens martyrs Sébastien, Gorgon, Victor, Catherine d'Alexandrie, ou des saints du moyen âge Benoît, Sulpice, Bernard, Thomas de Cantorbery, François d'Assise, Pierre Nolasque, François de Paule, ou des canonisés récents Thérèse d'Avila, Charles Borromée, François de Sales ? — Il est clair que Bossuet ne voue pas aux saints de la liturgie un culte fervent. Il néglige les détails biographiques et ne cède pas au goût du merveilleux. Il ne vise qu'à l'édification des âmes en cherchant dans la vie et dans la personnalité des saints des illustrations de la grâce divine, leur exemple ne devant servir qu'à prêcher l'Evangile. Dans la fête de François d'Assise, par exemple, il n'y a pas de « petites fleurs » mais seulement le souvenir des stigmates et une leçon d'humilité. Très réservé du côté de la légende, Bossuet l'est aussi du côté du mysticisme : pas trace, dans l'éloge de sainte Thérèse, de mariage mystique ou de transverbération, et dans celui de François de Sales un enthousiasme mitigé de méfiance à l'égard de ce qui sent un peu le quiétisme. On percevra une prédilection pour un saint comme Thomas de Cantorbery, défenseur des droits de l'Eglise, ou pour un Charles Borromée, champion de la Contre-Réforme. — M. Truchet, connu par ses précédents travaux sur Bossuet, pratique une méthode rigoureuse. Il est parfaitement maître de son sujet. Son érudition ne laisse rien à désirer. Il apporte d'intéressantes données sur les sources utilisées et fait de minutieuses confrontations avec le texte du panégyriste. Il tient largement compte aussi, comme il convient, du milieu intellectuel et spirituel dans lequel se déployait le talent de Bossuet. — Il y a beaucoup à apprendre sur Bossuet et sur son siècle dans ce beau travail dont on regrette de ne pouvoir faire ici une recension plus circonstanciée.

VICTOR BARONI.

EMILE APPOLIS : *Le « Tiers parti » catholique au XVIII^e siècle. Entre jansénistes et zelanti*. Paris, Editions Picard, 1960, XI+603 p.

Cet ouvrage monumental, édité avec beaucoup de soin et muni de toutes les notes et références désirables, rendra de grands services aux historiens spécialisés auxquels il est destiné. Entre les grands écrivains chrétiens du XVII^e siècle et ceux du XIX^e, il y a une sorte d'éclipse dans l'histoire de l'Eglise en France. Les protestants d'aujourd'hui ont gardé une certaine ferveur pour l'étude de l'Eglise du désert et les martyrs de la liberté évangélique. Mais la vie catholique au « siècle des lumières » est mal connue. Sainte-Beuve n'a pas suivi les destinées du jansénisme au-delà de la destruction de Port-Royal. Or les jansénistes ont continué à jouer un rôle important. Mais la Bulle *Unigenitus* (1713) qui les condamnait les a divisés : d'une part il y eut les « acceptants » qui rejoignaient la grande masse des croyants, d'autre part les « appelants » qui se raidirent dans la résistance. Il y eut une âpre lutte de pamphlets entre les jansénistes intransigeants et les *zelanti* ou *brûlots*, partisans fanatiques de la Bulle, plus papistes parfois que le pape lui-même. Entre ces deux extrêmes se situe un « tiers parti » plus nuancé et plus souple que les deux autres ; ces « accommodants », ces « tolérants » s'efforcent d'introduire dans l'Eglise un peu de libéralisme. — On ne peut résumer les faits innombrables et les documents

nouveaux qui remplissent les vastes chapitres de ce savant ouvrage : *les origines du « tiers parti », les lendemains de l'Unigenitus (1713-1740), l'apogée du « tiers parti » sous Benoît XIV (1740-1758), l'éclatement du « tiers parti » (1758-1800), les survivances du « tiers parti » au XIX^e siècle*. — Quelques lignes de la *Conclusion* feront comprendre l'importance de ce « tiers parti » et comment son action se fait sentir jusqu'au XX^e siècle : « Si le tiers parti n'a pas englobé tous les catholiques éclairés, il comprit tout de même la grande majorité d'entre eux ; ses origines plongent de profondes racines dans l'Eglise gallicane du Grand Siècle ... Mais après l'*Unigenitus*, les centres intellectuels, les théoriciens, les cerveaux du mouvement se situent en Italie, et particulièrement à Rome et en Toscane ... — A côté de l'*Encyclopédie* et des œuvres des philosophes français, l'influence du « tiers parti » a été grande dans le mouvement d'idées qui a préparé l'indépendance de l'Amérique latine. C'est ce que n'ont pas vu les historiens récents de ces pays, qui se contentent de mettre en avant les doctrines traditionnelles du catholicisme espagnol, inspirées par la scolastique médiévale ... — « Le sens très vif des pouvoirs de l'évêque et de la place qui lui revient de droit divin dans la constitution de l'Eglise ; le renouveau scripturaire et patristique ; la participation de plus en plus grande des fidèles à la liturgie et la promotion du laïcat ; le retour aux pures sources liturgiques et à l'austère simplicité du culte primitif ; l'exaltation de la communauté paroissiale ; les progrès de l'œcuménisme, animé par un esprit de compréhension à l'égard des chrétiens séparés : autant de points, dans la vie du catholicisme contemporain, qui réjouiraient ces catholiques éclairés du tiers parti dont nous venons de retracer l'histoire. » — Le concile Vatican II apporte une confirmation à cette conclusion du savant historien.

VICTOR BARONI.

DANIEL ROBERT : *Textes et documents relatifs à l'histoire des Eglises réformées en France (Période 1800-1830)*. Genève et Paris, 1962.

En annexe à sa thèse : *Les Eglises réformées en France (1800-1830)*, Paris, 1961, le pasteur Daniel Robert publie une collection de 131 documents, dont la plupart sont inédits ou dispersés dans des publications d'accès malaisé. Il se borne à donner la référence des textes relatifs à cette époque que l'on peut facilement consulter. Ces documents sont répartis en sept groupes selon un ordre à la fois chronologique et logique : ces groupes embrassent toute la période qui va de la préparation du statut officiel des cultes protestants jusqu'aux premiers signes de l'influence du Réveil. Cet ouvrage, tout comme la thèse du même auteur, est à la fois d'une haute rigueur scientifique et d'un grand intérêt historique. L'historien des Eglises romandes, surtout s'il s'agit des Eglises genevoise et vaudoise, n'aura plus le droit d'ignorer les travaux du professeur Daniel Robert. Non seulement parce que Genève fit partie de l'Empire français et que son Eglise fut soumise aux Articles Organiques, mais parce que les relations humaines et administratives n'ont jamais cessé entre les diverses Eglises de langue française. Les documents réunis dans cette collection renseignent entre autres sur les dernières années du Séminaire de Lausanne, sur les débuts du ministère de Félix Neff à Mens et sur le conflit d'Adolphe Monod avec le consistoire de Lyon.

ROBERT CENTLIVRES.

SÖREN KIERKEGAARD : *Discours édifiants*. La pécheresse. De l'immutabilité de Dieu. Traduction et introduction de Jacques Colette, O.P., avec une étude de Gregor Malantschuk. Bruges, Desclée De Brouwer, 1962, 137 p.

Soigneusement présentés, ces deux discours édifiants sur Luc 7 : 37 ss. et Jacques 1 : 17 ss. datent de 1850 et 1851, le second fut publié pendant la campagne de *L'Instant* en 1855. Parmi les thèmes qu'ils développent, celui de l'éternité : tout rentrerait dans le néant sans elle, point d'Archimède du temps, du devenir et de l'écoulement ; l'évolution historique chère à la Renaissance et à l'hégélianisme ne vaut guère mieux que ce néant. Le P. Colette, à qui l'on doit une belle étude sur Lessing et Kierkegaard (*Rev. des Sc. phil. et théol.*, 1960), souligne la continuité du projet de Kierkegaard (conduire l'homme au devenir chrétien) et de sa réalisation, les œuvres pseudonymes ou première étape, les discours édifiants, seconde étape. Il définit ainsi ces derniers : « L'édifiant est un genre comprenant l'édifiant que l'on pourrait qualifier d'*immanent* et qui englobe du philosophique et même un moment esthétique. Quant à l'édifiant *paradoxal* (sermon en vue de l'édification) qui n'a plus rien de philosophique, il ne se greffe non plus sur du religieux jaillissant du cœur de l'homme, mais il se rapporte à quelque chose d'extérieur : à la Parole de Dieu » (34 s.). Leur auteur, l'humoriste, voudrait devenir chrétien : il connaît le christianisme, mais ne le vit pas encore, n'ayant rencontré le Christ, l'Eternel dans le temps. Poète du christianisme et non prêtre, marqué du sceau de la consécration, voilà ce qu'il est. Il ne prêche pas ; il saisit seulement dans l'existence la tension vers la béatitude. Il n'a pas d'autorité. Il indique seulement la transcendance à travers le mouvement de l'existence. La mort apparaîtra à Kierkegaard comme le passage au religieux vécu ; la totalité de son œuvre en est la préparation, où il cherche à réparer sa faute d'avoir refusé la consécration. On sait combien un Jaspers et un Heidegger attribuent d'importance aux discours édifiants de Kierkegaard. On sera reconnaissant au P. Colette d'avoir traduit ces deux spécimens que ni Tisseau, ni Villadsen n'avaient offert au lecteur français.

GABRIEL WIDMER.

KIERKEGAARD : *L'existence*. Textes traduits par P.-H. Tisseau et choisis par Jean Brun. Paris, Presses Universitaires de France, 1962, 219 p. Les grands textes.

M. Jean Brun a ordonné avec beaucoup d'intelligence ces extraits des œuvres de Kierkegaard traduites par P. H. Tisseau. Il les distribue selon un plan qui reflète les préoccupations majeures de Kierkegaard : la critique de l'objectivité et du système au niveau du penseur, de l'Eglise et du chrétien et le refus de l'illusion romantique ; puis l'affirmation de l'existence subjective contre les prétentions de la foule et de l'espèce, la reconnaissance de Socrate, de Job, d'Abraham et les dimensions du pathos existentiel ; ensuite, les trois sphères d'existence avec leurs moments de transition, l'ironie et l'humour ; enfin, le saut dans le scandale du christianisme. M. Brun réussit à donner un « bréviaire » kierkegaardien sans dénaturer la complexité de l'œuvre.

GABRIEL WIDMER.

RÉGIS JOLIVET : *Aux sources de l'existentialisme chrétien : Kierkegaard*. Paris, Fayard, 1958 (nouvelle édition).

Comme le titre de son ouvrage le suggère, R. Jolivet s'intéresse avant tout au chrétien que Kierkegaard essaya d'être. La démarche fondamentale du penseur danois justifie d'ailleurs un tel point de vue : avec une passion toujours grandissante, il appliqua sa raison à comprendre le « devenir chrétien » et tenta de « rédupliquer » cette catégorie dans son existence. Le plan général de l'ouvrage sert habilement le dessein de l'auteur : dans une brève biographie, il retrace l'itinéraire spirituel de Kierkegaard ; puis au cours d'une étude psychologique, qui a le mérite d'éviter les clichés psychanalytiques, il décrit la mélancolie qui marqua sa vie religieuse ; enfin, il introduit l'étude de la pensée en évoquant Pascal et conclut par une comparaison avec Luther. C'est avec une véritable sympathie qu'il met en lumière la foi de Kierkegaard, tout en regrettant qu'une tendance catholique qu'il croit discerner chez lui soit restée au niveau des possibles. — Mais ce livre ne tient pas toutes les promesses de son titre : il n'indique pas de quel terrain philosophique jaillissent les sources de « l'existentialisme chrétien ». Jolivet esquisse à peine le rapport entre Kierkegaard et Hegel. Cette lacune explique en partie les réticences de cet auteur à l'égard de la notion kierkegaardienne du scandale de la foi défiant la raison. Or, Kierkegaard recourut à la catégorie de l'absurde dans la mesure où il refusa l'idéalisme hégélien. En fait, il admit bien un certain type de rationalité — sinon il n'aurait eu qu'à se taire — qui fut sa dialectique de l'existence. Ainsi, ce que Jolivet escamote finalement, c'est la notion même de l'existence : elle ne peut être saisie que par la dialectique du temps dont la structure passé-présent-avenir est constituée par l'irruption de l'éternité dans l'instant. — Il n'en reste pas moins que cet ouvrage contient de belles pages sur l'attitude du penseur à l'égard de sa vocation (en particulier sur sa conception de la maïeutique, p. 140-142). Il constitue une bonne initiation à une œuvre difficile, dans un langage aussi simple que possible.

ANDRÉ CONTESSE.

ED. THURNEYSSEN : *La foi et les œuvres*. Neuchâtel, Editions Delachaux et Niestlé, 1959.

Ce volume contient des prédications faites par le professeur Thurneysen dans sa paroisse de Bâle en 1940 et 1941, et l'auteur ne cache pas ce que ces pages doivent aux circonstances dans lesquelles elles sont nées. D'un ton direct et familier, dépourvu de tout appareil critique, cet ouvrage ne se présente pas comme un commentaire scientifique. Mais son auteur estime à bon droit qu'il constitue une contribution valable à l'exégèse *théologique* de l'épître de Jacques. A chaque fois qu'on en fait la vérification, on s'aperçoit, en effet, que le professeur Thurneysen a fait une étude complète des problèmes exégétiques posés par le texte. Ses options sont souvent hardies, elles ne sont jamais arbitraires. Celle qui commande tout le volume est ainsi présentée dans l'avant-propos : « Jacques prêche Jésus-Christ, il prêche sa croix et sa résurrection, il annonce la puissance du pardon, il appelle à l'obéissance de la foi... » Ainsi se trouve parfaitement justifié le titre donné à l'édition française de cet ouvrage.

ALFRED REGAMEY.

Voix de l'Eglise en Orient : Choix de textes du Patriarche Maximos IV et de l'Episcopat grec-melchite catholique. Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 206 p.

Sorti de presse pendant la première session du Concile du Vatican II, ce livre venait à son heure. Il se fait l'écho de la situation particulière et des difficultés de la position des uniates, c'est-à-dire des Orientaux de rite byzantin unis au siège de Rome. « Arabes, mais non musulmans, Orientaux, mais non dissidents, catholiques, mais non latins », tel est le triple aspect de leur singularité. Dûment autorisés et encouragés par les derniers papes, depuis Léon XIII, à conserver leur liturgie orientale, ils n'en sont pas moins en butte à de fortes pressions de latinisations de la part de « zélotes », pour lesquels catholicisme s'identifie purement et simplement avec latinité et romanisme. Par exemple, un *Motu proprio* de 1957 permet à un orthodoxe devenant catholique de s'agréger au rite latin, tandis qu'un dissident occidental passé à l'Eglise romaine n'est pas autorisé à s'agréger à une Eglise uniate et à son rite byzantin s'il en a le désir. Il y a donc deux poids et deux mesures. Les uniates, et les orthodoxes préoccupés de rapprochement avec Rome, ne peuvent non plus accepter que les cardinaux romains aient la préséance sur les patriarches orientaux, lesquels, dans les conceptions de l'ancienne Eglise, étaient les collègues du pape de Rome, patriarche d'Occident. Si nous citons ces faits, ce n'est pas à dire que les textes réunis dans cet ouvrage ne s'élèvent à des considérations plus importantes. Au contraire, maints problèmes sont abordés qui sont dans le droit fil des intentions rénovatrices du défunt pape Jean XXIII et des schémas présentés au Concile. Un auxiliaire de Maximos IV, aux pages 84 à 93, ne mâche pas ses mots sur les réformes à introduire dans l'Eglise pour qu'elle incarne la catholicité et pas seulement la latinité occidentale. Il est réjouissant que l'Orient, qui n'avait pu se faire entendre au premier Concile du Vatican, ait pu clairement élever la voix, précisément par la bouche de Maximos IV, à la première session de Vatican II : le patriarche s'est notamment prononcé pour le caractère directement apostolique du pouvoir des évêques, contre la conception du pape, évêque universel déléguant quelques-uns de ses pouvoirs aux autres évêques et doté par ailleurs d'un pouvoir direct sur chaque catholique en particulier. Ajoutons que le caractère composite de l'ouvrage, réunissant des écrits de diverses personnes à des époques diverses, est cause de quelques répétitions, même textuelles, ainsi entre les p. 54 et 78, et les p. 104 et 110.

RICHARD PAQUIER.

EDMOND PERRET : *La pratique du culte à Genève*. Enquête sociologique. Genève, Bulletin du Centre protestant d'études, n° 2-3, 1963, 103 p.

Première contribution d'une certaine importance sur l'étude de la pratique religieuse en Suisse romande, concernant les milieux protestants. Conduite sur le modèle des sondages sur l'assistance à la messe dominicale des centres catholiques de recherche, au moyen d'une fiche d'enquête, distribuée dans tous les lieux de culte du canton de Genève, le dimanche 11 mars 1962. Très maniable, la fiche d'enquête a été conçue de façon à pouvoir être rapidement remplie, sans risques de graves erreurs. On notera un taux de pratique des protestants de

quinze ans et plus, variant entre 6 et 7 %, avec des pointes extrêmes, suivant les paroisses, de 3,69 à 23,56 %. Certains phénomènes apparaissent avec une grande clarté, notamment les pourcentages d'attirance et de dissémination des différentes paroisses. Deux d'entre elles en particulier accusent, mais pour des raisons différentes, un taux d'attirance très élevé (Cathédrale Saint-Pierre et les Acacias, centre d'expériences nouvelles). L'influence négative de la disparité confessionnelle du couple ressort avec précision. Taux de pratique des hommes dans les couples mixtes : 1,5 % ; des femmes : 2,4 %. E. Perret relève également l'influence du déracinement, soit un taux de pratique plus bas des personnes venant s'établir à Genève, par rapport à celui de la population autochtone. On notera un problème de la pastoration des intellectuels, une des catégories déficitaires dans la pratique religieuse. Les résultats d'une telle enquête conduisent l'auteur à avancer un certain nombre de remarques sur l'orientation de la pastorale. Elles s'imposent, et montrent combien des études de ce genre peuvent être utiles à l'Eglise. Un problème important reste cependant à résoudre, du point de vue méthodologique. Nous ne sommes pas encore certains que le critère de la pratique religieuse donne une image exacte de la vitalité des milieux protestants. Le taux de pratique en tant que critère de vitalité religieuse a été choisi dans les milieux catholiques romains pour des raisons bien précises. Les mêmes raisons n'existent pas pour les milieux protestants. On ne peut donc pas mettre immédiatement en parallèle les taux de pratique des deux confessions. Malheureusement, les études de sociologie religieuse ne sont pas encore suffisamment avancées aujourd'hui pour adopter, à côté de la pratique religieuse, d'autres critères maniables avec autant de sûreté.

HÉRALD CHÂTELAIN.

G. ROTUREAU : *Conscience religieuse et mentalité technique*. Paris, Desclée, 1962, 144 p.

L'ouvrage de G. Rotureau, de l'Oratoire, est un essai s'inscrivant dans la ligne des recherches des conditions d'une spiritualité dans un monde dominé par la technique, un monde devenu majeur, où est née une nouvelle assurance de l'homme en lui-même. L'avènement de la mentalité technique, les acquisitions de la science, ont profondément modifié la façon dont nous envisageons le monde, les choses et les événements. Une nouvelle sensibilité est née par la montée de la technique, une nouvelle manière de vivre et de poser le problème du salut. L'exemple noté par l'auteur des réactions de certains théologiens au moment de l'invention du paratonnerre, est bien propre à illustrer les questions qui peuvent se poser au sujet de l'assimilation religieuse de la technique (tonnerre conçu comme témoignage de la colère divine. Atteinte à Dieu en se protégeant de la foudre). L'accouchement sans douleur apporte les mêmes leçons (Pie XII a prévenu les débats en fournissant immédiatement une réponse officielle). Pour l'auteur, le chrétien n'a aucune raison de boudier la technique. Il ne s'oppose aux réalisations techniques que lorsqu'elles contredisent le bien de l'homme. On tendra donc à une recherche d'assimilation religieuse de l'événement technique, nécessitant une intelligence nouvelle, plus précise, de la spiritualité, de la nature spirituelle de l'au-delà. G. Rotureau ne méconnaît pas les résistances de la mentalité religieuse à cette façon d'envisager les choses.

HÉRALD CHÂTELAIN.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

FRITZ-PETER HAGER : *Die Vernunft und das Problem des Bösen im Rahmen der platonischen Ethik und Metaphysik*. Bern-Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1963, XII + 261 p. Collection Noctes Romanae; vol. 10.

Ce livre est une excellente mise en place du problème du mal dans l'ensemble de la pensée platonicienne. L'auteur se propose en effet de réagir contre la tendance contemporaine d'isoler les problèmes théoriques, et en particulier celui du mal. L'étude historique des trois groupes de dialogues, en lesquels l'auteur répartit l'œuvre de Platon, est de fait la meilleure méthode pour un tel propos. Dans les dialogues moraux de la jeunesse, l'auteur montre l'opposition de la connaissance rationnelle et du plaisir passionnel. Dans les dialogues de la maturité, tel le *Phédon*, la perspective se précise et s'élargit : l'origine de tout mal est déterminée, c'est le corps, non en tant qu'organisme harmonieux et beau certes, mais en tant que matériel. Enfin, dans les dialogues de la vieillesse, dans le *Timée* en particulier, le mal se définit d'un point de vue cosmique et métaphysique comme la matière pure. Voilà l'origine de tout mal, de toute résistance à l'ordre, non seulement cosmique, mais encore humain et moral. C'est ainsi que la thèse de la coïncidence matière-mal, souvent attribuée à la gnose, est rattachée par l'auteur immédiatement à l'authentique pensée platonicienne.

ANDRÉ DE MURALT.

PIERRE BOYANCÉ : *Lucrèce et l'épicurisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 348 p.

Plus que jamais, Lucrèce est actuel. Il l'a toujours été pour les historiens de la philosophie, les moralistes et les amateurs de vibrante poésie, quel que fût par ailleurs leur jugement sur le fond de sa doctrine. A eux sont venus s'ajouter plus récemment les représentants du matérialisme marxiste et les psychanalystes, non sans quelque méprise de la part des uns et des autres. Aussi ne s'étonnera-t-on point de voir la bibliographie lucrétienne s'accroître à un rythme accéléré avec les années. Dans ce concert, où toutes les nations traditionnellement attachées à l'humanisme jouent leur partie avec honneur, la France est largement représentée, mais aucune étude d'ensemble fouillée n'avait paru depuis l'ouvrage encore utile de C. Martha : *Le poème de Lucrèce*, publié en 1867 (!) et plusieurs fois réédité. Le livre de M. P. Boyancé comble désormais cette lacune. L'auteur, philologue complet, alliant la pénétration et la finesse à l'érudition, s'attache autant au contenu qu'à la forme, à la substance philosophique qu'à l'expression poétique, à l'aspect objectif de l'œuvre qu'à la personnalité du poète — et il répond ainsi pleinement au portrait du philologue que propose René Schaerer dans son tout récent ouvrage : *Le héros, le sage et l'événement* (Paris, 1964 ; voir l'Introduction : *Philologues et philosophes*). — Une citation suffira à faire ressortir l'esprit dans lequel il a conçu son étude. Après avoir montré que, depuis la Renaissance, les lecteurs « littéraires » n'accordent d'intérêt au système philosophique de Lucrèce « que dans la mesure où cela est nécessaire pour mieux comprendre, pour mieux goûter [son] système poétique », il poursuit : « Ce point de vue n'est pas entièrement erroné... Mais il est à peine besoin de dire combien, s'il est exclusif, il est infidèle à l'esprit de Lucrèce, et tout ce livre n'a d'autre objet que d'y contredire. Lucrèce est-il davantage poète ou philosophe ? Cette question classique... n'a pas grand sens dès lors

qu'on constate qu'il n'est poète que parce qu'il est philosophe. Il n'est pas néanmoins nécessaire pour l'aimer d'aller jusqu'à partager ses idées. Mais il faut au moins avoir quelque sympathie pour l'effort de sa pensée, accepter d'en suivre les mouvements, même s'il n'est pas question d'aller jusqu'à partager ses conclusions » (p. 289). — On se bornera à donner ici la liste des chapitres de l'ouvrage : Lucrèce et l'épicurisme romain ; Lucrèce et son maître ; Lucrèce et son poème ; Les atomes et le vide (Chant I) ; Le devenir dans l'univers (Chant II) ; L'homme et la mort (Chant III) ; Illusions et phantasmes de l'âme (Chant IV) ; Naissance et genèse du monde et de l'humanité (Chant V) ; Entre Ciel et Terre (Chant VI) ; La poésie de Lucrèce ; La gloire de Lucrèce. Une bibliographie choisie et raisonnée, à laquelle il n'y a guère à redire, termine le volume. — Tout cela, présenté sans vain pathos, est de bonne, d'authentique philologie, et il reste à souhaiter que le livre de M. Boyancé conduise ses lecteurs à une compréhension plus totale, plus intime de Lucrèce et que la contradiction même qu'il suscitera sans doute dans certaines de ses parties — le contraire serait inquiétant — soit l'amorce de nouvelles recherches sur un sujet proprement inépuisable.

ANDRÉ LABHARDT.

ARISTOTLE : *On interpretation, Commentary by St. Thomas and Cajetan (Peri Hermeneias)*, translated from the Latin with an Introduction by Jean T. Oesterle. Milwaukee, Marquette University Press, 1962, 271 p.

Sur les presses de la Marquette University, aux Etats-Unis, paraissent des traductions anglaises de textes philosophiques médiévaux. Celle-ci, la onzième, présente le commentaire de saint Thomas, complété par Cajetan, sur le *De interpretatione* d'Aristote. Cette traduction, basée sur l'édition léonine, est destinée à faire mieux connaître la logique aristotélicienne face à la logique symbolique, et à détruire le préjugé courant selon lequel la réflexion de saint Thomas s'est maintenue dans le domaine de la théologie, où règne le critère de l'autorité. La logique aristotélicienne, selon le traducteur, ne présuppose pas non plus la métaphysique : elle trouve son point de départ dans les choses telles qu'elles sont nommées communément et définies nominalement. Une introduction de quinze pages, historique et doctrinale, précède le texte, et des notes l'accompagnent. On ne trouvera pas de bibliographie, mais un index des noms propres et des noms de choses.

FERNAND BRUNNER.

H. A. OBERMAN : *Archbishop Thomas Bradwardine a fourteenth century augustinian. A study of his theology in its historical context*, Utrecht, Drukkerij en Uitgevers-Maatschappij v/h Kemink & Zoon N. V., 1957, 246 p.

Thomas Bradwardine, qui mourut archevêque de Cantorbéry en 1349, est l'un des maîtres d'Oxford les plus importants de la première moitié du XIV^e siècle. Il a été assez négligé jusqu'ici par les chercheurs et l'on s'est intéressé plutôt à l'aspect philosophique de sa pensée. L'auteur de la présente étude porte son attention sur les problèmes théologiques qui, selon lui, intéressent Bradwardine au premier chef. De fait, le livre le plus considérable de Bradwardine, le *De causa Dei*, est consacré à la réfutation du pélagianisme. Il convient donc de se demander

quel est le sens et l'influence de la doctrine de son auteur sur la question de la grâce et du libre arbitre. Avant de se livrer à cette étude, H. A. Oberman présente le milieu intellectuel de Bradwardine et les doctrines contemporaines de Pierre Auriol, Durand de Saint-Pourçain, Guillaume d'Ockham, Robert Holkot et Adam Woodham (ou Goodam ou de Anglia). Ces prédécesseurs et successeurs d'Ockham représentent, avec Ockham lui-même, les adversaires de Bradwardine. Tous en effet tendent vers une forme du pélagianisme. Après quoi, l'auteur examine chez Bradwardine les doctrines de la souveraineté de Dieu, de la liberté, de la prédestination et de la prescience, du péché et de la grâce, enfin de la justification. Il refuse de qualifier la pensée de Bradwardine de déterministe, car l'auteur de la *Cause de Dieu* s'oppose au déterminisme averroïste comme à l'indéterminisme ockhamiste et il ne convient pas de ne souligner qu'un seul aspect de sa pensée. Dieu est premier sans doute, mais l'homme ne laisse pas de le servir spontanément. La liberté est libre de vouloir ce qui l'attire. Enfin l'auteur est amené par son interprétation à désolidariser Bradwardine de Wyclif et des réformateurs. C'est ce qu'il tente dans son dernier chapitre consacré à l'influence positive et négative de Bradwardine principalement en Angleterre et à Paris.

FERNAND BRUNNER.

SAMUEL I. MINTZ : *The Hunting of Leviathan*. Seventeenth-Century reactions to the materialism and moral philosophy of Thomas Hobbes. Cambridge, 1962, 189 p.

L'auteur commence par une courte biographie de Th. Hobbes et poursuit par un exposé de son système de philosophie morale. Mais l'objet principal de ce volume est l'étude de l'accueil réservé à la pensée de Hobbes par ses contemporains. L'utilitarisme moral de Hobbes l'avait conduit à défendre, comme système politique idéal, l'absolutisme du prince. Mais pour son temps il a été plus encore, par sa conception mécaniste de l'homme, l'agent d'un matérialisme. Conséquence du nominalisme de Hobbes, sa doctrine du relativisme éthique conduisait presque automatiquement à l'athéisme. S. Mintz pense retrouver plutôt dans sa pensée un théisme. Sans doute, dit-il, s'agit-il d'un théisme assez peu orthodoxe, mais non d'un athéisme au sens strict du terme. On accusait Hobbes d'être un promoteur d'irréligion. La controverse autour de ses travaux, en particulier autour du Léviathan, a donné naissance à une floraison assez étonnante d'œuvres polémiques. Mais ceux qui se sont attaqués à lui ont bien souvent déformé sa pensée. Chapitre III, S. Mintz nous présente quelques spécimens de cette diatribe, par exemple ce catéchisme antihobbiste de Chs. Wolsley. Cependant, ce que montre très bien l'auteur dans sa conclusion est l'influence de la logique de Hobbes sur ses détracteurs. Il les a obligés à combattre sa pensée avec ses propres armes, celles d'un sévère raisonnement. Ouvrage bien documenté, accompagné d'une abondante bibliographie et d'une liste des écrits contre Hobbes de 1650 à 1700.

HÉRALD CHÂTELAIN.

ARTURO DEREGIBUS : *La filosofia etico-politica di Spinoza*. Torino, G. Giappichelli, 1963, XIV + 317 p.

M. Arturo Deregibus, après avoir étudié Vinet et Rousseau, puis Morris R. Cohen, s'attache cette fois-ci à Spinoza. La *filosofia etico-politica* indique la connexion de la vie privée et de la vie publique, leur intime corrélation. —

Partant de l'unité et de la multiplicité, examinant le fameux parallélisme ontologico-gnoséologique, M. Deregibus aborde le problème de Dieu, son absoluité et son objectivité, puis il montre le caractère central de la doctrine morale chez Spinoza : affectivité, liberté, moralité. Examinant le problème démocratique dans le cadre de la pensée politique de Spinoza, M. Deregibus relève la prééminence absolue de l'Etat, le caractère rationnel et pessimiste de la pensée. Soulignant les insuffisances de la monarchie et de l'aristocratie, on peut conjecturer ses préférences pour la démocratie, dans l'ouvrage interrompu *Tractatus politicus*. — M. Deregibus joint à une connaissance raffinée des textes le sens spinoziste de l'intériorité.

MARCEL REYMOND.

GIUSEPPE AGOSTINO ROGGERONE : *Le idee di Gian Giacomo Rousseau*. Milano, Marzorati, 1961, 511 p. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova, XVII.

Etude d'ensemble parue avant l'année jubilaire. Roggerone a tenu grand compte des travaux étrangers de Burgelin, de Jean Guéhenno, de Starobinski, afin de donner de Rousseau un tableau d'ensemble, et non seulement le théoricien de la pédagogie et celui des formes politiques. A preuve le chapitre sur l'expérience de la passion malheureuse et sur *La Nouvelle Héloïse*. Touchant la Révolution, Rousseau fut celui qui agit le plus directement, sans l'avoir voulue. A propos de Rousseau et nous, Roggerone relève combien peu il y a de Rousseau chez Rosmini. Je regrette qu'il ne marque pas plus nettement que Rousseau reste un révolutionnaire prémarxiste. Là est la grande différence entre Rousseau et les révolutionnaires d'aujourd'hui.

MARCEL REYMOND.

VALERIO VERRA : *F. H. Jacobi. Dall' illuminismo all' idealismo*. Torino, Editizioni di « Filosofia », 1963, XXVIII + 883 p.

L'œuvre du professeur V. Verra, de Trieste, se rattache à l'Université de Turin et montre que la tradition de compréhension et d'exactitude dans la recherche se maintient. *Jacobi* fait suite à *Jacobi e il rifiuto della filosofia*, où M. Verra avait relevé une position de grand intérêt tant spéculatif qu'historique. — Les œuvres finales de Jacobi délimitent mieux la connaissance médiate et la connaissance immédiate. En morale, même dualisme ; les contenus donnés par les règles et l'impulsion donnée par la conscience morale ; que la décision découle de la conscience morale seule ! C'est la raison qui est selon Jacobi connaissance immédiate du suprasensible. Ce n'est plus du tout la foi, comme au temps des polémiques avec Mendelssohn au sujet de Lessing. L'ouvrage de M. Verra marque les différences, entre le polémiste contre Mendelssohn et le théoricien réaliste de la connaissance immédiate, tout à la fin de sa longue vie.

MARCEL REYMOND.

LOTHAR KELKEL et RENÉ SCHÉRER : *Husserl. Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 144 p. Collection « Philosophes ».

Il était temps que Husserl vînt s'ajouter aux quelque quarante noms figurant déjà dans cette collection. Après une courte biographie, les traits saillants de la pensée du fondateur de la phénoménologie sont rappelés avec beaucoup

de clarté ; ce résumé apporte même, ici et là, des vues originales. Les pages d'extraits qui suivent nous paraissent bien choisies, mais c'est trop peu pour donner au lecteur non initié une idée de la pensée foisonnante et difficile de l'auteur des *Idées* et de la *Krisis*, et l'on souhaiterait voir paraître un Husserl dans la collection des *Grands textes*, de même format et publiée par le même éditeur. Constatons avec regret que la bibliographie ne fait aucune mention des importants articles que Pierre Thévenaz a consacrés dans cette *Revue* (1952, I, II et IV) à *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*

RENÉ SCHAEERER.

RENÉ BOIREL : *Brunschvicg. Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 138 p. Collection « Philosophes ».

Léon Brunschvicg s'est éteint, il y a exactement vingt ans, à Aix-les-Bains, où il s'était réfugié sous le nom de M. Léon Brun pour échapper aux persécutions allemandes. Ce petit ouvrage apparaît donc comme un hommage. Il suffirait à nous faire aimer le philosophe français, si, par extraordinaire, nous conservions des réserves à cet égard. On ne lit pas sans émotion les témoignages d'Arnold Reymond, d'Henri Gouhier, de Gaston Berger qui figurent ici dans une courte biographie. L'exposé de la pensée est conduit avec ferveur et lucidité et dégage de façon heureuse l'actualité permanente de cette philosophie de l'invention qui s'inscrit dans la continuité de Platon, de Pascal, de Spinoza et de Kant.

RENÉ SCHAEERER.

CLAUDE TRESMONTANT : *Introduction à la métaphysique de Maurice Blondel*. Paris, Editions du Seuil, 1963, 333 p.

Averti des emprunts divers que la « philosophie chrétienne » a faits aux philosophies profanes, Cl. Tresmontant cherche depuis une dizaine d'années à découvrir les composantes originales de la métaphysique biblique et à constituer une philosophie qui soit exclusivement chrétienne. Il reprend le problème posé par Blondel et Laberthonnière au début du siècle avec des moyens plus riches. Métaphysique de la création, de la liberté, de la personne et de l'amour, tel serait la philosophie de la nature de Blondel, une des seules de notre temps. Tresmontant veut introduire le lecteur à cette œuvre. Il se montre discret dans son commentaire, prodigue en citations. Il suit à la fois un ordre génétique (exposé de *La Pensée*, de *L'Etre et les êtres*, de *L'Action*) et systématique (les structures d'une philosophie chrétienne de la nature). Son intention ne se confond ni avec celle d'Archambault, ni avec celle du P. Ecole. D'autre part, à la différence de Duméry et du P. Bouillard, il considère la tétralogie comme le couronnement de l'entreprise blondélienne. Pour nous, la question (passée sous silence par Tresmontant) demeure : s'il n'y a pas une première, puis une seconde philosophie blondélienne, ne faut-il pas, cependant, constater une modification dans la problématique et les références historiques de la pensée de Blondel entre 1910 et 1920 environ ? Tout se serait passé comme si le retard apporté à la réalisation du vaste projet de jeunesse (élaborer une philosophie de la religion chrétienne comme une philosophie totale) avait estompé dans l'esprit de son auteur certaines intuitions, et l'avait poussé à chercher des appuis chez les classiques saint Augustin, saint Thomas. Les conseillers théo-

logiques de Blondel ne durent pas être étrangers à cette modification ; ils font, semble-t-il, plus que l'orienter, ils l'invitent à renouer avec le souci du XIII^e siècle : comment concilier une philosophie de la participation, de la causalité, comme l'aristotélisme avec la foi en un Dieu créateur et rédempteur, dont l'œuvre suppose un cadre cosmologique et une conception de l'homme tout différents de ceux de l'hellénisme ? Ce glissement se fait aux dépens de la modernité du jeune Blondel qui avec le P. Laberthonnière avait bien vu le problème central de ce temps : si le message chrétien englobe une « métaphysique de la charité », une telle métaphysique ne fait-elle pas sauter tous les cadres dans lesquels on a voulu l'enfermer pour l'exprimer ? N'est-elle pas d'une qualité, d'un type tout différent de la philosophie occidentale, irréductible aux philosophies constituées auxquelles on a voulu l'unir ? Si nous ne partageons pas complètement le jugement de Tresmontant sur Blondel, si nous ne voyons pas dans la Trilogie la grande philosophie de la nature en régime de chrétienté, nous n'en avons pas moins lu avec intérêt sa belle introduction qui rendra de précieux services à quiconque voudrait connaître l'œuvre si importante de Blondel.

GABRIEL WIDMER.

WALTER EHRLICH : *Ethik*. Tübingen, Max Niemeyer, 1956, 140 p.

Après s'être consacré à l'esthétique, à la sociologie, à la philosophie de l'histoire et à la métaphysique, W. Ehrlich, dans ce nouvel ouvrage, défend une « éthique métaphysique », qui systématise les données de la « foi ontologique ». Celle-ci, qui se distingue de la foi religieuse incapable d'ouvrir sur une éthique de la liberté, répond à l'indifférence et aux impasses morales de notre temps, qui s'éloigne de ses responsabilités concrètes. Elle propose une doctrine laïque qui croie non à quelque chose, mais *en un salut*, non hors du monde mais *dans ce monde*. Elle libère l'homme non seulement par un mouvement négatif, en le gardant du « péché mondain » (Weltsünde) à l'égard d'autrui ; mais, dans un mouvement positif et créateur, en l'induisant à créer une communauté dont la vie secrète témoignera d'une possible immortalité. Cette communauté se fondera sur un rapport intime avec l'être (Gehalt) que W. Ehrlich cherche à dégager par diverses analogies. Cette relation « objective et transcendantale » s'éprouve déjà dans le sentiment de la présence de la nature (Naturgehalt), il se manifeste chez l'homme dans ses relations avec autrui par l'amour spéculatif, la civilité et la générosité (Wesengehalt) et elle se projette enfin dans le monde par les œuvres humaines de l'éducation et de l'art (Werkgehalt). Malheureusement cette sagesse laïque fautive d'une doctrine du mal, par l'ignorance des problèmes de l'action morale, n'est souvent qu'un discours édifiant et la sympathie que l'auteur demande dès l'introduction à son lecteur-néophyte, n'est pas facilitée par un langage où abondent les néologismes et qui tend vers l'ésotérisme.

PIERRE FURTER.

ANDRÉ ROBINET : *Merleau-Ponty. Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 120 p. Collection « Philosophes ».

Mort à 53 ans, en 1961, Merleau-Ponty laisse derrière lui une œuvre complexe où se croisent des thèmes empruntés à la métaphysique, à la psychologie, à l'esthétique, à la sociologie, à la politique et à la doctrine de l'histoire. Peu de philosophes ont été, de leur vivant, l'objet de tant d'attention, de tant d'analyses. Les extraits qui nous sont ici présentés donneront une idée sommaire de

sa pensée. L'introduction consacrée à sa philosophie gagnerait à être exprimée en un langage plus simple. Elle s'achève sur l'examen d'un ouvrage encore inédit à l'époque, *Le visible et l'invisible*. Fait à noter : Merleau-Ponty nous y est présenté comme très fortement marqué par l'influence de Malebranche.

RENÉ SCHAEFER.

Die deutsche Philosophie nach 1945. Berlin, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1961, III p.

Composé par cinq auteurs est-allemands, cette *Philosophie allemande après 1945* ne présente aucun intérêt scientifique. Elle s'intégrera — hélas ! — dans une *Histoire de la philosophie* dont l'Institut de philosophie de l'Académie des Sciences de l'URSS prépare la publication (5 volumes). — On ne retire de cette lecture qu'une impression pénible. A défaut d'arguments précis ou d'un exposé objectif, les auteurs se bornent à dénoncer l'activité philosophique en Allemagne fédérale, de quelque tendance qu'elle soit — existentialisme, néothomisme, néopositivisme, sociologie — comme liée aux sombres desseins d'un régime « fasciste, revanchard, impérialiste, clérical et monopol-capitaliste ». — L'exposé de la situation de la philosophie en Allemagne de l'Est laisse entrevoir une lutte à mort contre toutes les formes de revisionnisme (Bloch, Lukacs) et fait état de l'effort continu du Parti pour ramener les philosophes aux tâches concrètes de la laborieuse construction du socialisme.

PHILIBERT SECRETAN.

WILLY SCHERRER : *Exakte Begriffe*. Eine kurzgefasste Erkenntnistheorie der exakten Wissenschaften. Bern, Verlag Paul Haupt, 1958, 79 p.

Selon l'auteur, le but de ce petit livre est de « décrire et expliquer la structure logique des sciences exactes » (p. 7), pratiquement limitées aux mathématiques et à la physique. A l'analyse, l'ouvrage paraît divisé en deux parties inégales. — La première (§§ 1 à 15) est bien consacrée à la description de la structure logique des sciences exactes. Cette description est en même temps une tentative de reconstruction logique de ces sciences, du point de départ que constitue *l'appréhension de la réalité sensible* (Wahrnehmungstotalität) jusqu'à l'élaboration des *systèmes des concepts quantitatifs* (arithmetisiertes Begriffssystem) qui permettent aux sciences exactes de décrire plus ou moins fidèlement cette réalité. Selon l'auteur, les éléments centraux de la structure logique propre aux sciences exactes sont : *le concept*, combinant la perception et la réflexion logique, *le nombre naturel* dans lequel « être et idée logique se recouvrent », *la méthode déductive*, permettant d'appuyer un ensemble de propositions sur un petit nombre d'axiomes, *le continu des nombres réels* et son répondant géométrique, la droite indéfinie, *l'algébrisation* (*Arithmetisierung*) de la géométrie, opération exemplaire pour toute science, et enfin *l'ascension* (souvent remise en question) *des règles aux principes puis des principes aux lois*, démarche propre à la physique, science dont la géométrie constitue le premier étage logique. — Dans la seconde partie de l'ouvrage, beaucoup plus courte (§§ 15 à 17), l'auteur utilise les résultats de l'analyse qu'il vient d'établir pour discuter certains problèmes fondamentaux posés par les développements de la physique moderne, plus particulièrement la théorie des quanta et l'utilisation par les physiciens de la notion de probabilité. — Le lecteur ne manquera pas d'être séduit par le besoin de clarté qui pousse M. Scherrer à décrire de façon aussi concise et aussi

simple les quelques pas qu'il juge fondamentaux dans les longues démarches de l'intelligence qui ont abouti à l'édification des mathématiques et de la physique contemporaines. — Mais en même temps, il se demandera dans quelle mesure une telle simplification, qui forcément implique un choix délicat, peut prétendre représenter bien l'essentiel, surtout aux yeux du profane. C'est ainsi, par exemple, que les notions de continu et de discontinu, de causalité et de hasard paraissent quelque peu souffrir dans leur complexité même de cette présentation schématique. Des réserves plus importantes encore me paraissent devoir s'imposer au sujet de la dernière partie dont les considérations ont souvent un tour plus personnel (et plus superficiel aussi) que l'exposé relativement objectif des paragraphes précédents. Toutefois, l'intérêt de ces dernières pages me paraît résider en ceci, que certaines difficultés fondamentales de la physique moderne, par trop souvent tuées des experts, y sont justement soulignées, et notamment celles posées par l'existence du solide invariable, indispensable à l'élaboration des fondements mêmes de la physique.

DOMINIQUE RIVIER.

J. DAUJAT : *Physique moderne et philosophie traditionnelle*. Tournai, Editions Desclée et C^{ie}, 1959, 134 p.

« Détruire les préjugés qui prétendent opposer philosophie traditionnelle et physique moderne » (p. 7), tel est le but que l'auteur s'est fixé en rédigeant ce petit livre. Selon lui, trop d'esprits formés à l'école de la philosophie et de la science modernes sont convaincus que « la vérité certaine de la physique moderne les oblige à rejeter la philosophie de saint Thomas comme un vieux système lié à une physique médiévale, périmée et fausse » (p. 6). Il faut les détromper. Dans une première partie : *Nature, valeur et limites de la physique moderne*, l'auteur se propose de présenter d'une part « ce que connaît la physique moderne » — des notions intelligibles, abstraites du donné sensible — et d'autre part « la façon dont connaît la physique moderne » — par la recherche de natures et de lois universelles et par l'établissement de relations quantitatives analysant leurs structures. C'est l'occasion pour l'auteur d'insister sur la distinction indispensable à faire entre le domaine de la physique d'une part — les choses dans le sensible et le quantitatif — et le domaine de la philosophie — les choses dans leur être. — La seconde partie : *Répercussions philosophiques des résultats de la physique moderne*, présente et analyse les conséquences des découvertes fondamentales de la physique moderne dans le domaine de la philosophie et, plus particulièrement, confronte ces résultats avec certaines thèses essentielles de la philosophie traditionnelle. L'examen successif des perspectives nouvelles ouvertes par la physique du XX^e siècle sur l'espace, sur l'évolution et la finalité, puis sur le déterminisme et le hasard, conduit M. Daujat à la conclusion que rien dans la physique moderne ne saurait mettre en question les thèses fondamentales de la philosophie traditionnelle — qu'il s'agisse de l'hylémorphisme, de la *determinatio ad unum* de l'être sans intelligence ou de l'objectivité de la connaissance. Bien plus : selon l'auteur, non seulement la physique moderne ne porte aucunement atteinte aux fondements de la philosophie thomiste, mais elle lui fournit « un élargissement de ses bases et toutes sortes de possibilités d'enrichissement et de développement » (p. 134). Si l'ouvrage présente un incontestable intérêt, c'est par l'information qu'il apporte sur l'attitude de certains philosophes « traditionnels » orthodoxes face aux découvertes de la physique moderne, bien plus que par le plaidoyer généreux qu'il propose en faveur de la philosophie thomiste. En fait, ce plaidoyer ne me convainc

pas. En premier lieu parce que l'auteur n'apparaît pas toujours avoir saisi les progrès de la physique moderne autrement qu'au travers de très nombreuses citations dont plusieurs semblent à ce jour dépassées — celle de M. Louis de Broglie sur l'indétermination quantique et le théorème de von Neumann par exemple (p. 120-122). En second lieu parce que, plutôt que de mettre en question — ne serait-ce que provisoirement et pour mieux la prouver ensuite — la validité des thèses de la philosophie traditionnelle, l'auteur les utilise précisément pour servir de fond aux arguments destinés à démontrer cette validité. Qu'on en juge par la déclaration d'intention faite en page 62 : « Les conclusions de la physique moderne bien comprises et interprétées par une saine philosophie sont on ne peut plus favorables à l'établissement de l'hylémorphisme », et par la sereine constatation de la page 133 : « La philosophie thomiste seule permet de vraiment comprendre ce qui concerne la connaissance. » Cela souligne suffisamment, me semble-t-il, les importantes réserves qu'il faut apporter aux conclusions de l'auteur.

DOMINIQUE RIVIER.

O. WOODTLI : *Erziehung zur Demokratie*. Der politische Auftrag des höheren Bildungswesen in der Schweiz. Zürich, E. Rentsch Verlag, 1961, 224 p.

Cette étude est importante puisqu'elle est une des rares analyses systématiques des rapports qu'entretient notre enseignement secondaire avec une démocratie que l'on juge habituellement « en crise ». L'auteur, maître à l'Ecole normale et chargé de cours à l'Université de Zurich, juge sévèrement l'intellectualisme de notre école secondaire qui ne se serait jamais préoccupée d'une « éducation politique » et qui s'achèverait par une formation universitaire apolitique et asociale. La jeunesse actuelle, malgré son dynamisme et son intérêt pour les événements internationaux, n'y trouverait pas la formation qui lui permette de s'orienter dans une société pluraliste, individualiste, conformiste et engoncée dans son bien-être. O. Woodtli propose donc une réforme structurelle des dernières années du Gymnase qui seraient consacrées à une « éducation politique systématique » basée essentiellement sur une initiation aux sciences sociales, sur un approfondissement réflexif philosophique de la pensée politique, sur une présentation géo-historique du monde moderne. — La solution de l'auteur est aussi utopique que son analyse est idéaliste. C'est pourquoi, malgré ses critiques, il en revient à une conception formaliste de la culture (p. 208), à valoriser l'universel (« Allgemeine ») dégagé de toute historicité. Non seulement il s'appuie sur une sociologie « culturelle » qui ignore les infrastructures économiques de notre société, les problèmes sociologiques de notre jeunesse, et les problèmes sociaux du bien-être, mais il réduit toute sa problématique à un moralisme qui rappelle surtout le Réarmement moral. Il néglige les possibilités d'une refonte de l'Instruction civique en fonction du développement contemporain de la science politique ; il n'accorde pas une ligne à la formation civique (et pour cause) des adolescentes ; le « problème fondamental » du rôle du maître est liquidé en deux pages ; enfin le « monde » c'est pour lui l'Europe et il est étrange qu'en 1961 on n'accorde pas une ligne au « Tiers-monde » et au colonialisme. — Cette étude, bien éditée, illustre parfaitement les impasses d'une pensée aliénée dans un idéalisme politique et philosophique qui se refuse, malgré sa bonne foi, à se penser en fonction du réel.

PIERRE FURTER.